

rons seulement que cette simplicité des relations entre l'homme et la femme — cette franche camaraderie entre eux —, et cet amour de l'enfant (1) sont des traits caractéristiques des nouvelles mœurs russes qui ne peuvent avoir échappé à aucun observateur.

— « Voici, disait Nietzsche, la nouvelle noblesse ! »

Boris Pilniak a vu bien d'autres énergiques dans « la tourmente, la révolution, la Russie ». Mais les bolchéviks sont les plus droits, les plus victorieux et la victoire est en eux, simplicité, raison, conscience du but. Parmi les autres se détachent avec un relief particulier les anarchistes — dissidents et enfants perdus de la révolution — et les sectateurs chrétiens, dissidents de l'Eglise, survivants attardés d'une antique révolution. Les uns et les autres, ce témoin les a connus de près (il a été membre d'une commune anarchiste, dont il relate la courte odyssée).



... Ce : anarchistes russes venus pendant que la révolution se bat sur toutes ses frontières, cultiver la terre — « sous le drapeau noir

des hommes libres » — dans un domaine princier exproprié, professent une ardente philosophie de la force. Irina écrit dans son journal :

« Les bandits savaient conquérir la vie. Ils vivaient. Je les bénis. Au diable l'anémie. Ils savaient boire la vie sans songer aux larmes d'autrui... Bandits, soit ! — Au diable l'humanisme et l'éthique ! Je veux savourer tout ce que me donne la liberté, l'intelligence, l'instinct... » — « Que les plus forts survivent seuls. »

Ce langage de l'individualisme des rapaces, en Russie et ailleurs, ne l'ai-je pas entendu plus d'une fois ? La révolution, ils ne cherchent pas à la diriger, ils s'y abandonnent, ils en jouissent :

« ...Natalia ressentit de nouveau que la révolution tenait pour elle à la joie, à une joie tempétueuse, inséparable de la douleur... »

Ils travaillent, aiment, rêvent, se battent. Et leur aventure finit dans l'Année Nue, comme tant de fois elle finit en Ukraine. Harry, ancien émigré d'Amérique, vient réclamer sa part de l'argent « exproprié à Ekaterinoslav ». Youzik la lui refuse. Des coups de feu crépitent dans la nuit. Des hommes libres ont tué des hommes libres. Ils ont tué — pour de l'argent — la belle jeune femme qui connaissait si bien la joie de la révolution. Le « drapeau noir des hommes libres » est un linceul pour de jeunes morts. Et le Soviet envoie une escouade de soldats rouges occuper la Commune abandonnée. Pilniak écrit ailleurs :

« Je demeurai à la Commune libertaire de Pesky jusqu'au jour où les anarchistes se fusillèrent les uns les autres... »

(2) Pilniak exprime à diverses reprises (*Les Neiges, Deux Récits, l'Année Nue*) ou plus exactement fait exprimer par ses héroïnes, l'idée que « la maternité est la seule satisfaction de la femme ». — « ce qu'il y a de plus doux dans la vie de la femme. » (*Deux contes*). Il ne s'agit pas d'une thèse, comme dans *Maternité*, de Zola, mais d'une idée qui revient fréquemment à l'esprit d'un écrivain, d'ailleurs assez négligent pour se répéter. Je souligne ce trait qui me semble russe. — V. S.

— Ai-je réussi à faire entrevoir combien ce nouvel écrivain est fortement un réaliste ? Au point que la vision immédiate des choses — concrètes, partielles — fait souvent tort chez lui à la perception des ensembles.

Ce réaliste professe une sorte de culte de l'énergie, chez les hommes, chez les bêtes, dans la nature même (*l'Ouragan*). Hommes, les plus énergiques ce sont les révolutionnaires. Bêtes, ce sont les rapaces. A la vie des hommes dans la tourmente, Pilniak mêle volontiers la vie des loups.

« ...Dans le vent et le tournoiement de la neige, au crépuscule noir, l'un suivant l'autre, la neige recouvrant aussitôt leurs traces, les loups vont, en troupeau gris, mâles, femelles et le chef en avant... » (*Ivan-da-Maria*.)

Pilniak a publié plusieurs contes datés de 1917-18 : avant la révolution et à son début : (*Les Choses, les Neiges, la Mort, Deux Récits*) extrêmement curieux par le contraste radical qu'ils présentent avec toute son œuvre ultérieure. Le plus ancien *Les Choses*, est tout à fait dans la manière grise, triste, du Tchekhov des mauvais jours : encore le drame de l'ennui dans la vie insignifiante d'une femme (de petite bourgeoisie). Les autres, meilleurs, communiquent la même sensation coutumière dans la littérature de pré-révolution de la vie sans issue, incurablement médiocre, qui prend conscience de sa médiocrité. Si la tourmente n'était venue, cet écrivain continuant dans cette voie n'eut vraisemblablement rien ajouté à la littérature russe.

Toute l'originalité de son talent, sa vision dynamique des choses, l'ampleur de son coup d'œil sur la Russie illimitée, riche d'une telle variété de souffrances et de lutte, sa révélation de l'énergie — inaccessible autrefois aux intellectuels d'ancien régime — Boris Pilniak doit tout à la Révolution, tout, jusqu'à son style, jusqu'à ses onomatopées... Et l'on est d'autant plus attristé de ne pas en découvrir chez lui plus qu'une intelligence intuitive et qu'une admiration primitive. — Que veut-elle cette révolution ? Le lecteur étranger à la pensée révolutionnaire doit se sentir, le livre fermé, obsédé par cette question. — Que veut la tourmente ? lui répondrait peut-être l'écrivain qui n'a vu dans l'immense expropriation d'une classe par une autre, — dans la disparition d'un régime féodal incompatible avec la machine à vapeur, la dynamo, les mitrailleuses et les presses rotatives, — dans l'accession au pouvoir de paysans, serfs depuis des siècles, que le déchaînement de forces élémentaires. L'absence d'une idéologie — j'allais dire d'une conviction — désaxe son œuvre. Sous d'autres rapports il est vrai qu'elle lui confère pour nous une valeur particulière : la spontanéité et la sincérité du témoignage sont assurées par là-même ; l'œuvre, forme et fond, montre combien la révolution a pénétré de son esprit un écrivain qui n'est de son propre aveu ni un communiste, ni un révolutionnaire. (Etudiant dans un Institut Commercial, Pilniak n'a, pendant les quatre années héroïques, 1917-1921, quitté son coin de province que pour se ravitailler en pommes de terre et en farine.) Pilniak porte aux mœurs un intérêt exclusif. Encore devrait-il, croyons-nous, ne point méconnaître les idées dont il sait bien l'influence sur les mœurs. L'idéologie d'une classe sociale en lutte, victorieuse puis dominatrice, devient, cela se lit entre toutes ses lignes, un puissant facteur de rénovation des mœurs. Le nouvel écrivain n'est pas en possession de tous ses moyens. Fruste, touffue, diffuse, hâtive, mal équilibrée, son œuvre constitue pourtant dès maintenant un grand et beau poème dédié à la tourmente russe et à l'énergie révolutionnaire.

Victor SERGE.
Kiew, 25 mars 23.